Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 48 (1989)

Artikel: Adorno et les femmes

Autor: Calame, Christophe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883083

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Studia Philosophica 48/89

CHRISTOPHE CALAME

Adorno et les femmes

Il y a des textes philosophiques insolites. Ou plutôt, plus simplement: il y a des *textes* philosophiques, des objets dont la manifestation discursive n'est pas annulée d'avance, à l'exemple de tant de productions qui, comme le disait Hume de son propre *Traité de la nature humaine*, «tombent mort-nées des presses». Pas besoin d'aller chercher plus loin que dans la théorie littéraire l'idée que la soumission aux contraintes du genre représente un manquement à l'horizon d'attente. Dira-t-on que le caractère insolite d'un texte est sa vie même? Les fragments recueillis dans *Minima moralia* sont présentés d'entrée comme le journal personnel de l'auteur pendant la Seconde Guerre mondiale. Cependant l'absence presque complète de toute référence à l'actualité et surtout à l'auteur semblent bien déplacer toute appartenance générique. L'ambition «d'arracher les masques» rattache ces fragments au moralisme littéraire. L'espoir de mettre les rieurs de son côté les colore du ton satirique. Montrer le caractère ridicule de ce qui est détestable n'interdit cependant à aucun moment le passage d'une tristesse comme celle de Walter Benjamin, ou d'un pessimisme comme celui de Max Horkheimer. La misère de l'existence, la folie du système social, la bêtise de son apologie sont des thèmes caractéristiques des «résurrections» intempestives du moralisme classique au sein des fragments des auteurs modernes, dans des oeuvres comme celles de Nietzsche, Kraus ou Musil. Quand on se demande comment un auteur et un lecteur s'associent dans un texte, on voit aussitôt surgir des termes sémiologiques (code et message), phénoménologiques (horizon d'attente du sens), métaphoriquement juridiques (pacte et contrat), métaphoriquement sociologiques (production et consommation). Sans vouloir en quelques lignes élucider les fondements du phénomène littéraire en soi, je voudrais suivre, dans les quelques fragments d'Adorno que je vais vous présenter, comment un texte peut s'inscrire dans ce qui l'a précédé, s'en charger et y opérer un certain nombre d'effets en retour. Voici quelques lignes, que je vous suggérerais de lire comme si vous les aviez trouvées au détour d'un auteur antique, par exemple Juvénal.

Inter pares. – Il semble qu'un renversement des valeurs est en train de s'opérer dans le domaine amoureux. Au temps du libéralisme et jusqu'à nos jours, les hommes mariés de la bonne société avaient coutume d'aller chercher ailleurs – chez des danseuses, des artistes bohèmes, des cocottes ou des grisettes – ce qu'ils ne trouvaient pas chez leur épouse, trop bien élevée et trop convenable. Avec la rationalisation de la société, cette possibilité de bonheur en dehors des règles a disparu. Il n'y a plus de cocottes; des grisettes, il n'y en a de toute façon jamais eu dans les pays anglo-saxons, ni dans aucune autre société industrielle; quant aux danseuses et aux artistes de la bohème qui parasite la culture de masse, elles sont tellement imprégnées de la rationalité immanente à cette dernière, que celui dont les ardeurs iraient chercher une évasion auprès de l'anarchie de ce monde où l'on dispose tout à fait librement de sa propre valeur d'échange, risque de se retrouver au réveil sinon dans l'obligation d'engager lui-même la fille comme assistante, du moins de la recommander auprès d'un grand producteur ou de quelque vague scénariste de ses relations. Les seules qui puissent encore s'offrir les déraisons de l'amour, ce sont précisément les dames que délaissaient autrefois leurs époux pour aller au cabaret. Alors qu'elles sont encore pour leurs propres maris, et par la faute de ces derniers, aussi ennuyeuses que l'étaient leurs mères, à tout le moins peuvent-elles donner aux autres hommes ce que chacune d'elle refuse au sien. La femme libertine, frigide depuis longtemps, représente les affaires; la femme honnête, convenable et bien élevée représente la sexualité, passionnée et sans romantisme. Ainsi les dames de la bonne société ont-elles finalement l'honneur de leur déshonneur, dans le moment même où il n'y a plus ni dames ni bonne société[1].

Dans ce texte Adorno oppose les apparences aux réalités: les femmes qui représentent la liberté sexuelle, et qui tirent leur ambigu prestige de cette représentation même, ne sont que des affairistes froides, animées par la «raison subjective» décrite par Horkheimer dans ses premiers textes, la raison dont l'opération dominante est le calcul des intérêts de l'individu isolé. Les «femmes honnêtes» en revanche, qui semblent «aussi ennuyeuses que leurs mères», peuvent en secret s'offrir la déraison luxueuse de l'amour extra-conjugal (*etwas wie unvernünftige Liebe*), se livrer à une activité sexuelle «passionnée et sans romantisme» (*sehnsüchtig und unromantisch*). Ce qui fait

1 Th. W. Adorno: Minima moralia. Trad. Jean-René Ladmiral et Eliane Kaufholz, Paris 1980, p. 28.

l'humour d'un tel passage réside manifestement dans un renversement des évaluations.

La satire cherche à établir avec son lecteur un pacte à propos de certaines évaluations. Ainsi nous sommes censés réprouver, comme le fait Juvénal, que l'impératrice se prostitue (*Augusta meretrix*) et qu'elle apporte dans le lit impérial les relents du lupanar (*foeda lupanaris tulit ad puluinar odorem*). L'évaluation est alors simple: la sexualité débridée et insatiable est honteuse, l'autorité est estimable. On ne peut donc pas estimer une Impératrice qui se prostitue par plaisir. On rit de la honte de l'Impératrice et de la faiblesse du pauvre Claude qui la tolère. Mais si on en vient à confronter tel extrait de la *Satire* VI, que je viens de mentionner en passant, avec un texte comme celui d'Adorno, on peut voir comment les évaluations se déplacent et les oppositions de valeurs se reconstituent. Dans le fragment cité d'Adorno, la sexualité est considérée comme un bien, et le calcul «froid», qui mène les acteurs sociaux soucieux de leurs intérêts, comme un mal. Une sexualité chaleureuse est opposée à une sexualité calculée, toujours instrumentalisée par un dessein intéressé. La société et l'autorité qui la constitue n'apparaissent plus guère estimables. Le jeu des intérêts qui dévoile brutalement chaque mouvement subjectif comme une valeur d'échange et chaque individu comme une marchandise, prive la société de tout droit au respect. Les femmes honnêtes, et les amants qu'Adorno leur suppose ou leur attribue, représentent au contraire la «dépense» sexuelle pure, c'est à dire le dernier mouvement subjectif souverain, parce que à lui-même sa propre fin, ultime éclat de la «pratique» des Grecs, à l'heure où on la confond définitivement avec la technique. On rit en revanche de l'homme qui s'est fait piéger par la fille qu'il avait cru séduire. C'est lui qui prend la place de la dupe, celle du pauvre empereur romain. L'opposition majeure reste cependant celle du moralisme antique: on oppose toujours la jouissance à la raison. Mais on a renversé leur évaluation: la raison est radicalement dévalorisée. Pourquoi? Avec la calculation des intérêts individuels, la raison se charge de ce qui semblait appartenir en propre à la sexualité: l'enfermement dans l'individualité étroite, la perte du contact avec le monde, que la raison «objective» des Anciens, selon le langage d'Horkheimer, assurait encore, et que reprend la seule sexualité désintéressée des «honnêtes femmes», qui n'en sont plus.

Voici un deuxième fragment:

> *Froide hospitalité*. – C'est avec une profonde prémonition que, dans le cycle au centre duquel figurent ces paroles: «J'en ai fini avec tous les

rêves», le romantisme de la désillusion de Schubert réserve au seul cimetière le nom d'auberge. La *fata morgana* du pays de Cocagne a été saisie par la rigidité de la mort. Les convives et l'aubergiste sont ensorcelés. Les premiers sont pressés. Ils préféreraient garder le chapeau sur la tête. Sur leurs sièges inconfortables, les chèques qu'ils tendent et la pression morale de ceux qui attendent derrière eux les incitent à quitter aussi vite que possible ce lieu qui, comble d'ironie, s'appelle un Café. Mais l'aubergiste avec tous ses collaborateurs n'en est même pas un, c'est un employé. Il est probable que le déclin de l'hôtellerie remonte à la disparition de l'antique association de l'auberge et du bordel, dont le souvenir continue de vivre dans le regard nostagique posé sur la serveuse exhibée là et sur le comportement sans ambiguïté des femmes de chambre. Mais depuis que le métier d'aubergiste, l'un des plus honorables dans la sphère de la circulation, a été débarrassé de toutes les ambiguïtés qui sont encore attachées à la notion de trafic, les choses se sont vraiment gâtées. Pas à pas, pour des raisons toujours irréfutables, les moyens détruisent la fin. La division du travail, tout un système de services automatisés font que nul ne s'intéresse plus au bien-être du client. Nul n'est plus en mesure de deviner d'après son expression ce qu'il peut bien avoir en tête, car le serveur ne connaît plus les mets au menu et s'il fait quelque suggestion il peut s'attendre à des remontrances pour avoir dépassé ce qui est de sa compétence. Nul ne se presse pour servir un client qui attend depuis longtemps, lorsque la personne responsable de ce service est occupée: le souci de l'institution qui atteint la perfection dans la prison, prend le pas sur le sujet, comme dans une clinique où le sujet est un objet pour l'administration. Il va sans dire que des abîmes séparent le «restaurant» de l'hôtel, cette enveloppe vide que sont les chambres; aussi comprend-on les restrictions d'horaires au repas et dans l'insupportable *room service* que l'on fuit pour le drugstore – un magasin, sans plus – derrière le comptoir inhospitalier duquel un homme jongle avec des oeufs sur le plat, du lard croustillant et des glaçons; il est le dernier garant de l'hospitalité. Mais à l'hôtel même la moindre question imprévue adressée au portier vous vaut d'être renvoyé sèchement à d'autres guichets généralement fermés. L'objection selon laquelle tout cela n'est que le murmure d'une *laudatio temporis acti*, ne convainc personne. Qui ne préférerait le «Blauer Stern» de Prague ou l'«Österreichischer Hof» de Salzbourg, même s'il fallait traverser un couloir pour se rendre à la salle de bains et si l'inévitable chauffage central vous réveillait au

> petit matin? Plus on s'approche de la sphère immédiate de l'existence physique, plus le progrès paraît contestable, victoire à la Pyrrhus de la production matérielle fétichisée. Il arrive que ce progrès se fasse horreur à lui-même; il tente alors de réunir – ne serait-ce que symboliquement – les fonctions du travail disjointes par le calcul. Cela produit des figures telles que l'hôtesse, cette hôtelière tronquée. Telle quelle, ne se souciant de rien, dépourvue de tout pouvoir réel pour regrouper les travaux dissociés et sans âme, mais se contentant d'accomplir les gestes dérisoires de l'accueil ou tout au plus de contrôler le personnel, son aspect le dit bien: jolie mais l'air maussade, mince et droite, elle cache mal sous son allure jeune un peu forcée la femme déjà fanée. Sa véritable fonction est de veiller à ce que le client qui entre n'ait même pas à choisir la table où il devra subir tout le service. Son charme est le reflet inversé de la dignité du videur[2].

Ces considérations nostalgiques sur la fin des grands hôtels me semblent manifester le type même de renversements dont le moralisme classique peut être l'objet. On voit assez comment un auteur antique aurait traité le thème des «ambiguïtés de la notion de trafic», ou plus encore celui de «l'antique association de l'auberge et du bordel»! L'élément proprement censurable, c'est à dire l'élément douteux, qui aurait été purement et simplement réduit à sa part la plus condamnable, la plus refoulée, celle qui appelle le rire, est ici renversé en objet de regret et de nostalgie. La rationalisation du service a tué le charme des anciens palaces, qui étaient pourtant bien plus inconfortables, du moins techniquement. Ce renversement culmine dans la figure de «l'hôtesse» qui n'est plus en fait qu'un «videur», sa fonction n'étant plus que de faire «circuler» selon les indications de l'administration les personnes qui s'adressent à elle, au lieu de les retenir sous son charme, fût-il intéressé. Dans ce texte, comme dans d'autres du recueil, la rationalisation a fait perdre à la réalité une part précieuse de sa substance, elle l'a frappée d'une «froideur» mortelle, en frustrant le voyageur du plaisir régressif, voire archaïque, d'être servi, accueilli, ou recueilli, de manière maternelle. Le début du texte reporte d'ailleurs sur la mort cette jouissance perdue, comme dans l'explication freudienne de la fable des trois coffrets. On se demande comment les lecteurs «progressistes» d'Adorno peuvent intégrer l'appel à la jouissance archaïque dans leur vision de l'auteur. Cet hébergement complet, qui est ici objet de nostalgie, ne suppose-t-il pas l'asservissement du personnel, voire son avilissement sexuel? Il suppose

2 op. cit., p. 130.

une «chaleur» dans ce même personnel, opposée à la «froideur» de l'hôtesse, qui ne semble pouvoir être attribuée qu'à l'adhésion intime des êtres humains à leur fonction. N'est-ce pas là le comble de l'aliénation? Ces souvenirs d'hôtel semblent en fait des souvenirs d'enfance, échos de la lointaine souveraineté du bébé. A travers le désensorcellement du service par la raison, une expérience infantile serait donc indiquée, ce que souligne encore plus peut-être un passage de *Quasi una fantasia* consacré à la cantatrice:

> ... le garçon de quatorze ans qui reçoit la permission d'assister à son premier concert, qui pénètre par la grande porte à vantaux dans cette demeure illuminée, pourvu de cartes rouges ou bleues; à qui portier et serviteur montrent le chemin qui mène à l'objet de ses désirs; qui écoute la cantatrice sans quitter des yeux le large décolleté qui s'offre à lui, avec le chant pour lequel il a payé, plus impudiquement que les ballerines de ses rêves du matin: il reconnaît dans la cantatrice inconnue l'envoyée des grands bordels. C'est à leurs divertissements que conviaient les concerts publics, et c'est leur souvenir rituel qui réapparaît, l'espace d'un instant, sous l'éclat des lustres[3].

Dans ce dernier texte, c'est l'introduction de l'élément infantile ou adolescent qui garantit l'authenticité du caractère hautement sexualisé de la scène décrite. Pour celui qui se «souvient» de ses émotions, c'est à dire ne les sacrifie pas à la convention rationalisante qui les banaliserait, mais les réaffirme à la fois comme infantiles et comme regrettées par l'adulte «fidèle» à ce qu'il était, la rationalisation semble inopérante: le concert n'est et ne sera jamais un plaisir «désintéressé» (on connaît le rejet de l'esthétique de Kant par Adorno). Dans les trois textes cités ici, une «froideur» pénible est conjurée par le souvenir, et donc pas tant par une «libération» à venir, que par l'évocation attendrie d'un passé lointain. Et dans ce sens, on pourrait dire que cette jouissance archaïque n'est pas tant perdue par quelque culpabilité associée à une menace originelle, et pas plus par les dispositions sociales extérieures, mais bien par un développement de la subjectivité elle-même, insensible et oublieuse, résignée à la «froideur» de sa propre rationalisation.

Voici le dernier des fragments que je citerai:

> *Héliotrope*. – Lorsque les parents reçoivent des amis qu'ils vont loger chez eux, l'enfant sent son coeur battre d'espoir plus fort qu'au soir de Noël. Ce n'est pas à cause de cadeaux qu'il attendrait, mais parce que la

3 Improvisations, in: Quasi una fantasia. Trad. franç. Gallimard, Paris 1982, pp. 35-36.

vie est transformée. Le parfum que la dame invitée pose sur la commode pendant qu'il la regarde ouvrir ses valises a déjà un parfum de souvenir, même s'il le respire pour la première fois. Les valises portant les étiquettes de l'hôtel Suvretta et de Madonna di Campiglio sont des coffres où les joyaux d'Aladin et d'Ali-Baba, enveloppés dans des tissus précieux – les kimonos des invités –, semblent amenés des caravansérails de Suisse et du Tirol du Sud dans de douillets sleeping-cars pour qu'on les contemple béatement. Et, semblable aux fées des contes qui parlent aux enfants, la dame s'adresse à lui avec sérieux, sans condescendance. L'enfant pose des questions judicieuses sur les pays et les gens, et celle qui n'a pas affaire à lui quotidiennement, ne voyant que la fascination dans ses yeux, lui répond en phrases solennelles sur le ramollissement cérébral de son beau-frère et les disputes conjugales de son neveu. D'un seul coup, l'enfant se sent admis dans la mystérieuse et puissante communauté des adultes, ce cercle magique des gens raisonnables. En même temps que l'organisation habituelle de la journée – peut-être pourra-t-il même manquer l'école le lendemain –, les frontières entre les générations sont suspendues provisoirement et lui qu'on n'a pas encore envoyé au lit à onze heures pressent ce qu'est la vraie promiscuité. Cette seule visite transforme le jeudi en jour de fête tumultueuse où l'on a l'impression d'être à table avec l'humanité entière. Car l'invité vient de loin. Son apparition est pour l'enfant la promesse d'un monde en dehors de la famille et lui rappelle que celle-ci n'est pas quelque chose de définitif. La nostalgie d'un bonheur vague, le désir d'entrer dans l'étang de la salamandre et des cigognes que l'enfant apprit à dominer difficilement et qu'il a refoulé avec l'horrible image de l'homme noir, ce monstre qui veut l'enlever – voilà qu'il les retrouve sans qu'ils lui fassent peur. Au milieu des siens et entretenant avec eux des rapports amicaux, apparaît la figure de ce qui est différent. La bohémienne qui prédit l'avenir est admise par la porte principale et absoute en la personne de la dame en visite: elle se transfigure en ange salvateur. Elle libère le bonheur le plus proche de toute malédiction en le mariant à la distance la plus lointaine. C'est là ce qu'attend toute vie enfantine et c'est ce que devra savoir attendre plus tard celui qui n'oublie pas le meilleur de l'enfance. L'amour compte les heures jusqu'à ce que sonne celle où les visiteurs passent le seuil et restituent à la vie toutes ses couleurs défraîchies par cet imperceptible: «Me voici de retour, venu d'un monde lointain».[4]

4 Minima Moralia, op. cit., p. 199.

La «promiscuité» à laquelle il est fait allusion dans ce fragment renvoie aux idées de Bachofen et de Klages sur le matriarcat, état de structuration juridique et sociale supposé avoir précédé la loi patriarcale, et caractérisé surtout par sa grande liberté amoureuse. Ces théories d'époque, datées et dégradées, sont ici évoquées avec le sourire. Elles aussi ont «un parfum de souvenir», un mode d'apparition comparable peut-être à celui des étiquettes d'hôtels, qui sont encore collées sur les valises. L'expérience infantile est ici sollicitée ouvertement. Le monde adulte, lui, n'est pas encore désenchanté. Il se présente encore avec tout l'éclat qui émane de lui aux yeux de celui qui en est exclu, l'enfant. Avec l'arrivée des visites, il semble que le monde adulte se divise entre la trop triviale famille, dont l'enfant éprouve la banalité quotidienne, et un monde adulte dans lequel l'enfant voit tout comme exceptionnel. «La promesse d'un monde en dehors de la famille» charge de messianisme les détails les plus triviaux dont on peut parler avec la dame en visite. Par l'effet de l'hospitalité parentale et du bouleversement en douceur de toutes les habitudes, la cantatrice, «émissaire des grands bordels», peut pénétrer en douceur dans le lieu même de la loi paternelle, dans son temple: le foyer. La mystérieuse et exaltante présence féminine «rend» au petit garçon sa visite au théâtre. Le «dehors» s'adoucit et se féminise. Sous cette forme, le «vaste monde» que la raison avait exilé dans l'insignifiance peut être retrouvé.

***

Dans un contexte marqué par une certaine diffusion, mais aussi par une certaine déperdition du féminisme, il semble que la question de la différence des sexes ne puisse plus échapper entièrement à des difficultés que le succès même de la défense de la cause des femmes ne manque pas d'amener. Le procès de rationalisation du rapport entre les sexes, la fin de la disparition d'un «faux» mystère, construction idéologique, maintenant entièrement «éclairé» comme tel, tout cela aboutit presque forcément – la question de savoir si c'est un mal est réservée – à la suppression de la question elle-même. C'est le cas en ce qui concerne au moins l'évolution du droit: le principe constitutionnel qui établit l'égalité de l'homme et de la femme abolit toute la législation spéciale sur la condition féminine, et amène à considérer la personnalité individuelle comme aussi peu spécifiée sexuellement que la personnalité morale, par exemple. Toute apparition de la différence sexuelle en droit moderne est susceptible d'être attaquée comme discriminatoire, et par conséquent réprimée. Si l'individu moderne cependant n'a pas de sexe, il n'en possède pas moins une sexualité, qui est une partie importante de sa vie privée, et qui est

protégée en tant que telle. La fin de toute discrimination à l'égard des homosexuels laisse, en droit, la seule perspective d'individus non spécifiquement sexués dotés d'objets non moins indéterminés. La révolution sexuelle aboutit donc au droit à la sexualité, opposé à la condition sexuée des anciens codes. Je laisse de côté la question du «moteur» de cette évolution, dont il n'est pas certain qu'il faille le chercher dans la société, dans les moeurs ou dans les mentalités. Peut-être le seul procès immanent de la rationalité pourrait-il entraîner, en dépit de tout, cette évolution du droit. Telle serait en tout cas, je crois, l'explication la plus «adornienne», celle qui prendrait au sérieux l'idée d'une dialectique de la raison.

A terme, la société patriarcale va donc s'effacer de tous les espaces qui font l'objet d'une rationalisation. Bien entendu, la défense de la femme pourrait se poursuivre et s'étendre, au-delà de la réflexion publique, à tout ce qui est mentalités et fantasmes. Mais de quoi s'agira-t-il alors? Arracher la femme au statut d'objet? Si le mot de «femme-objet» a pu connaître le plus grand succès public, il n'en pose pas moins le problème assez généralement sous-estimé de savoir ce que serait la sexualité (garantie par le droit au respect de la vie privée) si elle ne devait pas avoir d'objet? La plasticité des pulsions n'est pas telle qu'elle puisse aller jusqu'à la disparition de l'objet sans angoisse et sans mélancolie. On peut bien parler tant qu'on voudra d'une «autre sexualité», si introuvable qu'il reste toujours à dire qu'on doit «l'inventer». Cette sexualité «autre» sera sans doute aussi fantomatique que l'a été l'«autre» école ou l'«autre» développement économique. S'agit-il alors du procès de la sexualité elle-même? Le puritanisme aurait-il un nouvel avenir?

La révolution sexuelle pourrait donc apparaître, au terme d'un renversement dialectique surprenant, comme le processus même de la rationalisation à outrance de la vie fantasmatique, et de la volatilisation finale de tout objet du désir. Le souvenir du parfum de la «dame en visite» resterait alors le seul bien de celui qui mélancoliquement n'a pas oublié «le meilleur de l'enfance». Cette promesse non tenue de la différence des sexes conditionne la chute du désir devant la froide hôtesse, dont le calcul dissuade définitivement celui qui voudrait la prendre pour objet.